



HAL
open science

Cartographier et interpréter les connaissances bibliographiques : l'oasis d'al-'Ulā en Arabie Saoudite

Doria Bellache

► **To cite this version:**

Doria Bellache. Cartographier et interpréter les connaissances bibliographiques : l'oasis d'al-'Ulā en Arabie Saoudite. Anthropologie sociale et ethnologie. 2019. dumas-02610521

HAL Id: dumas-02610521

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02610521v1>

Submitted on 17 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



M U S É U M N A T I O N A L D ' H I S T O I R E N A T U R E L L E

MASTER « ÉVOLUTION, PATRIMOINE NATUREL ET SOCIÉTÉS »

Première année de Spécialité de Master

« Environnement : dynamiques des territoires et des sociétés »

(M1 EDTS)

Unité d'enseignements EDTS 13

« Analyses et synthèse bibliographique »

Année universitaire 2018 - 2019

**CARTOGRAPHIER ET INTERPRÉTER LES CONNAISSANCES
BIBLIOGRAPHIQUES
L'oasis d'al-'Ulā en Arabie saoudite**

Par Doria BELLACHE

Tuteur : Vincent BATTESTI– UMR 7206 Éco-anthropologie

Table des matières

Remerciements	2
Introduction	4
I- Interroger l'acte de connaître	6
a) Connaissance : tentatives de définitions.....	6
b) Connaître : un processus	7
c) Que pouvons-nous connaître ?	8
II- Al-'Ulā antique, al-'Ulā moderne : le déséquilibre archéologique	10
a) Histoire lacunaire d'une oasis changeante	10
b) Al-'Ulā passée : l'engouement archéologique	11
III- Une oasis en changement	14
a) De al-'Ulā à al-Dīra : l'abandon des habitations traditionnelles	14
b) L'eau à al-'Ulā : ce qui s'est vécu, s'est écrit et s'oublie.....	15
c) Développement touristique en zone « grise »	17
IV- Anthropologie des « Alawy » et des « Beduwy »: entre silences et confusions	20
a) Al-'Ulā et l'anthropologie en Arabie saoudite : zones blanches et zones noires de connaissances	20
b) L'anthropologie d'al-'Ulā : confusions et cohérences des sources.....	21
V- Phœniculture et agriculture oasisienne, entre discours nationaux et situation locale	24
a) Agriculture : cohérences et imprécisions des sources	24
b) Phœniculture, un dialogue entre sources locales et générales	25
Conclusion.....	28
Bibliographie.....	30
Annexes.....	38

Remerciements

À mes amis, pour leurs corrections, remarques, relectures et encouragements depuis le tout début du mémoire,

À ma sœur et ma mère pour leur présence, à mon père pour m'avoir aidée à m'orienter dans les sources arabes,

À Vincent Battesti, pour sa bienveillance, ses suggestions, et son accompagnement tout au long du mémoire.

Introduction

Si العلا, *al-'ulā*, peut signifier « la haute », « la supérieure » ou encore « la gloire », il est difficile de retrouver trace de l'oasis éponyme dans la littérature. Oasis du nord-ouest de l'Arabie saoudite, al-'Ulā (العلّا)¹ est, comme toutes les oasis, un terroir principalement agricole, un système complexe créé par des communautés humaines.

Al-'Ulā semble un mirage intellectuel pour qui tente d'en faire une étude bibliographique. Évoquée au détour d'une page, d'un chapitre, d'un article, cette recherche montre néanmoins que les connaissances existent. Cependant, lacunaires et hétérogènes, parfois confuses et imprécises, elles sont de plus inégalement réparties selon les thématiques considérées. Al-'Ulā n'est donc pas une « zone blanche » de connaissances, mais serait plutôt une « zone grise », fruit des dynamiques de ceux ayant produit et produisant des connaissances sur l'oasis. Au sein des sources écrites, plusieurs dynamiques de production de connaissances peuvent ainsi se dessiner, amenant leurs propres biais, confusions, intérêts et silences. Ainsi, nous pouvons nous demander comment ces dynamiques de production de connaissances plurielles, passées et présentes, font d'al-'Ulā une zone grise de connaissances ?

Après avoir interrogé l'acte de connaître, notion centrale de cette étude bibliographique, nous nous attacherons à montrer le déséquilibre des connaissances historiques existantes sur al-'Ulā passée et présente, à tenter d'appréhender les changements sur place visibles par les sources, puis à étudier les connaissances anthropologiques lacunaires. Enfin, nous terminerons par les connaissances sur l'agriculture et la phœniculture à al-'Ulā, activités centrales de ce véritable « socio-écosystème » qu'est l'oasis (Battesti 2005), dont le palmier en est la clé de voûte.

¹ Al-'Ulā sera la graphie utilisée pour ce travail.

I- Interroger l'acte de connaître

a) Connaissance : tentatives de définitions

La « connaissance » et donc l'acte de connaître, est l'une des questions philosophiques les plus anciennes, les théories de la connaissance en philosophie occidentale naissant avec la discipline elle-même (Besnier 2011). Malgré cette ancienneté il s'agit probablement de l'objet le plus incertain de la connaissance philosophique (Morin 1986). Ici il ne s'agit pas d'offrir une définition finie de ce concept mais d'interroger l'acte de connaître d'un point de vue épistémologique et anthropologique.

En philosophie occidentale, la définition classique de la connaissance vient de Platon, pour qui il s'agit d'« une croyance vraie et justifiée » (Platon 1991). Ainsi pour qu'une croyance soit connaissance le sujet qui l'émet doit pouvoir prouver pourquoi elle est vraie. Gettier (1963) développe cette définition en posant trois conditions nécessaires et suffisantes à la définition d'une connaissance selon celle donnée par Platon : S (le sujet) connaît P (l'objet de connaissance) si et seulement si P est vrai, si S croit que P est vrai et si S est justifié à croire que P est vrai. *Via* des contre exemples, Gettier montre qu'il est possible de remplir ces conditions tout en produisant une proposition fausse et non une connaissance (Lemos 2007). Pour tenter d'offrir une réponse à ce « problème de Gettier », certains philosophes considèrent que si la connaissance requiert une justification, cette justification doit être « du bon genre » : c'est la justification du sujet qui pose problème (mauvaise déduction, hasard) et ne permet pas de mener à une vraie connaissance (Lemos 2007). Ce « problème de Gettier » met en avant la nécessité de reconsidérer les critères de justification amenant une croyance à être connaissance, mais aussi la difficulté à définir la connaissance, plurielle, qui ne peut être appréhendée comme une seule « croyance vraie et justifiée ».

Morin (1986) définit ainsi la connaissance comme un phénomène multidimensionnel, où elle ne serait pas une notion unique mais en comporterait une multiplicité. La connaissance n'est pas qu'une croyance : elle est à la fois biologique, cérébrale, mentale, psychologique, physique – connaître nécessite un appareil cognitif, le cerveau, nécessitant lui-même l'existence biologique d'un individu –, mais est aussi culturelle, sociale et historique, l'esprit humain élaborant sa connaissance en utilisant les moyens culturels dont il dispose.

Cet aspect multidimensionnel se heurte aux définitions classiques de la connaissance qui en font une activité avant tout cognitive : les théories occidentales de la connaissance héritées de l'Antiquité opposent « intellectuel » et « manuel ». Cette séparation classique est notamment

déconstruite par Ingold (2017), qui met l'accent sur la dimension active et manuelle de l'acte de connaître : connaître est un processus à la fois cognitif et physique – dans le sens qu'il implique à la fois le corps et l'esprit du sujet qui veut connaître – et « est en soi même un mouvement » (Ingold 2017 : 19). Ainsi, posséder une information n'assure pas une production de connaissance par acte cognitif : encore faut-il « se mettre en chemin avec ce que l'on cherche à connaître » (Ingold 2017 : 20).

Pour conclure ces tentatives de définition, il convient ici de faire la différence entre les concepts de « savoir » et de « connaissance ». Ces deux concepts recouvrent des représentations différentes : la connaissance est le produit de la mise en relation du monde avec celui qui veut connaître et serait donc un objet personnel, que possède en lui celui qui l'a produite. A l'inverse, un savoir est dépersonnalisé et appartient à une communauté qui l'a institutionnalisé. Le savoir serait une construction sociale, et institutionnalisé il existerait indépendamment de l'individu qui a produit la connaissance ; il est validé, mémorisé et se transmet (Margolinas 2012).

b) Connaître : un processus

« La connaissance humaine ne saurait être autre chose qu'une traduction construite cérébralement et spirituellement » Edgar Morin

La théorie de la cognition proposée par Piaget (1967) donne un modèle mobilisant trois éléments : le sujet, l'objet et la structure. Connaître, c'est la mise en relation du sujet qui cherche à connaître l'objet de connaissance *via* une structure. L'énoncé « une truite est un poisson » montre que le sujet a classifié un objet de connaissance *via* une opération de classification (la structure) lui permettant d'assigner l'objet « truite » à la catégorie « poisson », produisant ainsi une connaissance. Connaître est donc un processus mobilisant des structures, qui montre que la connaissance passe par des prismes propres au sujet (Besnier 2011). L'acte de connaître est donc l'acte d'un individu, avec tout ce que cela implique en terme de biais et de prismes.

Ainsi, Morin (1986) adoptant un angle d'approche biologique, considère le cerveau comme un complexe regroupant raison, affectivité et pulsion ; la connexion entre ces trois aspects mène à l'inséparabilité de l'affect et de connaître; la connaissance est potentiellement débordée par les pulsions et l'affectivité de l'individu².

² La domination de la rationalité n'est néanmoins pas toujours une condition optimale de la connaissance (Morin 1986).

Cet acte de connaître se nourrit également du contexte propre à l'individu : en fonction de la situation dans laquelle est le sujet il ne conduira pas son processus cognitif de la même manière. Pour un objet de connaissance unique peuvent résulter plusieurs connaissances (Adell 2011).

c) Que pouvons-nous connaître ?

La réponse serait le réel : le sujet ne peut envisager connaître que ce qu'il considère comme réel. Ce réel est polysémique et ne se limite pas qu'au visible, au tangible, au sensible : le réel est pluriel. Ainsi, les sources de connaissances tiennent à la fois du réel empirico-rationnel (Morin 1986), des cosmogonies, des rêves, des mythes. En fonction du sujet connaissant et de sa définition du réel, les sources sont donc multiples (Morin 1986, Descola 2011).

Si la connaissance provient du réel, est-il vraiment accessible ? Le cerveau humain ne connaît le réel que *via* des perceptions, conduisant à des représentations, qui sont moins un reflet de la réalité que des synthèses s'apparentant à des traductions et des constructions de ce réel perçu (Morin 1986). Le réel ne s'offre jamais vraiment « brut » à l'observation du sujet qui veut connaître ; nous percevons, plutôt que nous ne voyons, un réel déjà construit selon un axe de signification établi (Zagnoli et Breteau 1984). Cette considération met au centre la subjectivité de la perception du réel.

« La réalité des Autres n'est pas la nôtre » Nicolas Adell

Cette subjectivité du réel est centrale dans l'acte de connaître, puisque ce qui est réel pour un individu ne le sera potentiellement pas pour un autre : la perception sera donc différente, et affectera l'acte de connaître. Conklin (1956), étudiant les couleurs chez les Hanunóo, fait une synthèse de cette perception relative de la réalité : dans ce système la perception et la catégorisation des couleurs se fait selon quatre termes (*mabiru*, *malagti*, *malatuy* et *marara*) respectivement associés au sombre, clair, humide (plante fraîche) et sec (plante sèche). Les couleurs ne sont ici pas associées de la même manière que dans le système occidental, engendrant une différence de représentation des couleurs entre les deux systèmes.

Ce qui est réel varie donc en fonction de l'être qui produit la connaissance et de ses représentations du monde, et serait notamment contraint par la langue. Ce relativisme linguistique qui conditionnerait la connaissance, étudié de Platon à Humboldt, trouve un nouvel élan dans l'hypothèse de Sapir-Whorf, supposant que ce n'est pas l'environnement qui conditionne la langue mais la langue qui conditionne les représentations mentales et les

perceptions de ce réel environnant³. L'exemple classique des Esquimaux possédant plusieurs mots pour désigner la neige, à l'inverse d'un seul en anglais, ou encore dans la langue Hopi l'usage d'un seul mot pour désigner « ce qui vole » (qu'il s'agisse d'un insecte ou d'un avion) à l'inverse de l'anglais qui en comporte une multitude, montreraient la variabilité des représentations du réel (Whorf 1940, Hussein 2012).

Une nécessaire « révélation du doute » ?

La pensée occidentale moderne de la connaissance considère que cette dernière ne peut être produite que si le sujet expérimente la résistance de l'objet de connaissance, c'est-à-dire vit une séparation entre lui et l'objet ; c'est la « révélation du doute » (Besnier 2011 : 13), condition *sine qua none* à l'acte de connaître (Morin 1986).

L'ontologie occidentale postule ainsi qu'il y aurait deux entités, l'esprit détaché du monde à connaître et ce même monde, objet de connaissance (Ingold 1996, Adell 2011). Mais comme le montre Ingold (1996, 2000) dans d'autres ontologies, connaître n'est à l'inverse possible que parce que le sujet appartient au monde à connaître : s'il y a bien une séparation physique indéniable entre l'organe cognitif et le monde à connaître, cette séparation n'est pas la condition de connaître (Descola 2011). Viveiros de Castro (2009) montre que dans le chamanisme « connaître, c'est « personnifier » » (Viveiros de Castro 2009 : 28) dans le sens où connaître c'est adopter le point de vue de l'entité à connaître, à l'inverse de l'ontologie occidentale où ce qui est à connaître est objectifié et distancié, faisant une distinction entre ce qui est propre à l'objet de connaissance et ce qui appartient au sujet connaissant.

Ce mémoire interrogera cet « acte de connaître » *via* les connaissances disponibles sur l'oasis d'al-'Ulā et plus précisément les modes de production et la manière dont les cheminements menant à la connaissance influent sur la connaissance elle-même.

³ Si elle soulève des aspects intéressants, cette hypothèse est particulièrement controversée (Hussein 2012).

II- Al-‘Ulā antique, al-‘Ulā moderne : le déséquilibre archéologique

a) Histoire lacunaire d’une oasis changeante

Al-‘Ulā est une oasis du nord-ouest de l’Arabie saoudite, située dans la région administrative de Médine, à 380 km au nord de cette ville sainte, et est également l’un des sept gouvernorats de la région [A.2.a.1].

L’histoire de l’Arabie du nord-ouest est mal connue, et la région d’al-‘Ulā n’y fait pas exception. L’oasis de Dedan, probablement la plus importante de la région dès le milieu du VI^e siècle av. J.-C., était située à environ 3 km au nord-est de l’actuelle al-‘Ulā (Winnett & Reed 1970). Abandonnée vers le II^e siècle ap. J.-C., ses ruines sont désignées sous le nom d’al-Khurayba (Winnett & Reed 1970). Le développement de l’oasis nabatéenne d’Hegra dès le IV^e - III^e siècle av. J.-C. (Bouchaud 2013), nommée également Madā’ in Ṣāliḥ, al-Hijr ou Hijra, à 18 km au nord de Dedan, a probablement joué un rôle dans le déclin de cette dernière (Nasif 1981). Hegra est abandonnée au VIII^e siècle ap. J.-C. (Bouchaud 2013), et la nouvelle oasis principale de la région est celle de Qurḥ. Disparaissant des sources écrites au XIII^e siècle (Salles 1996), ses ruines sont identifiées par Nasif (1988) avec celles d’al-Mabyat, à 18 km au sud de l’actuelle al-‘Ulā. Cette dernière apparaît dans les écrits au VIII^e siècle ap. J.-C. et, supplantant Qurḥ, devient l’une des oasis majeures de la région, située sur la route du pèlerinage à La Mecque (Nasif 1988). L’ancienneté de l’agriculture et de la phœniculture à al-‘Ulā est bien visible dans les sources de voyageurs et pèlerins arabes qui attestent, entre autre, de la culture de dattes, citrons, raisin, melons (Ibn Battûta 1982)⁴.

À ces changements de noms historiques s’ajoute un changement plus contemporain : le nom d’al-‘Ulā ne désigne pas une municipalité homogène car il faut faire la différence entre al-Dīra, la ville médiévale d’al-‘Ulā désormais abandonnée, et al-‘Ulā moderne, au sud d’al-Dīra [A.2.a.2] (Farès-Drappeau 2005). Ainsi, al-‘Ulā est un objet de connaissance changeant au fil des époques et cette multiplicité de noms amène à des ambiguïtés et des confusions. À l’écrit également, al-‘Ulā est un objet de connaissance changeant : les graphies de l’oasis varient en fonction des auteurs [A.2.a.3]. Explorer la littérature revient à rencontrer une dizaine de toponymes différents ; il y a ainsi une « surabondance de signifiants par rapport au signifié » (Perrin 2016), courant dans la translittération de l’arabe vers l’alphabet latin. Cette confusion de noms est à comprendre comme fruit d’une élaboration de connaissances où

⁴ Une dizaine d’auteurs y voyagent entre le VIII^e et le XVIII^e siècle (Nasif 1988 : 135-137).

se mêlent une maîtrise de l'arabe inégale et des choix différents de systèmes de transcription et translittération de l'arabe vers la langue de publication. Cela mène à des confusions de noms mais aussi de sites. En fonction du sujet qui produit, la connaissance passe ainsi par un « prisme » linguistique : selon la langue de l'auteur, de ses affinités avec l'arabe, de sa volonté de transcrire « à sa manière » la connaissance est objet personnel. Cela fait d'al-'Ulā dans la littérature, particulièrement celle du tournant du XX^e siècle, une zone de connaissances confuse et rend difficile le croisement des sources.

Ces successions historiques de noms permettent aussi de voir le caractère lacunaire de l'histoire établie sur al-'Ulā. Les sources s'attachent principalement à décrire l'histoire de Dedan et Hegra, tandis qu'al-'Ulā n'est pas l'objet de publications tentant d'en établir un historique continu et cohérent⁵. Par cet intérêt centré sur le passé antique, les connaissances historiques établies concernent cette seule période (Winnet & Reed 1970, Gatier & Salles 1988, Salles 1996, Farès-Drappeau 2005). Comprendre l'histoire de l'actuelle oasis d'al-'Ulā depuis son apparition dans des sources du VIII^e siècle mène donc à un tableau lacunaire ; par des biais personnels d'intérêts et de désintérêts, par les différentes valeurs et degrés d'importance attribués aux connaissances, peut-être également par manque d'accessibilité aux sources, la connaissance historique sur al-'Ulā moderne ne s'établit pas, ou du moins pas encore.

b) Al-'Ulā passée : l'engouement archéologique

Analyser les connaissances sur l'oasis d'al-'Ulā mène à un constat : les aspects archéologiques et épigraphiques concentrent presque toutes les publications sur l'oasis et sur la zone alentour, en faisant une zone « grise » de connaissances par ce déséquilibre. Cette prédominance peut s'expliquer par deux dynamiques intellectuelles. Tout d'abord, celle des Européens y ayant mené des missions au tournant du XX^e siècle : c'est principalement l'établissement de connaissances archéologiques et épigraphiques qui les motivent (Huber 1891, Euting 1896, Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921, Musil 1926). Il y a ainsi un fort déséquilibre dans les connaissances établies sur al-'Ulā, avec une abondance de connaissances archéologiques et épigraphiques dans la littérature plus récente (Winnet & Reed 1970, Farès-Drappeau 2005).

⁵ Exceptée celle de Nasif (1995) et un livre d'Ahmed Abd-el Kareem mentionné par Nasif (1995).

Ensuite, il faut s'intéresser à la dynamique intellectuelle saoudienne, l'un des principaux vecteurs de connaissances sur al-'Ulā. À l'échelle nationale, le développement actif du tourisme pour préparer l'après pétrole s'incarne dans la « Vision 2030 » du prince Mohammed Bin Salman al Saud. Cela se traduit à al-'Ulā par le projet de développement touristique de grande ampleur mené par la Royal Commission for al-'Ulā (RCU) en partenariat avec la France, projet qui met l'accent sur la mise en valeur des vestiges archéologiques. Il s'agit principalement de valoriser le patrimoine historique sur le site d'Hegra ainsi que le site de Dedan (Pukas 2018, Rigoulet-Roze 2018). Il y a donc une vraie insistance sur l'établissement de connaissances archéologiques dans la région d'al-'Ulā, avec un but de développement touristique.

Cette profusion d'études archéologiques permet néanmoins d'établir des connaissances sur d'autres domaines de la vie locale, notamment l'agriculture oasienne, car elles s'accompagnent d'analyses archéobotaniques. Les recherches effectuées à Hegra montrent ainsi la présence d'un agrosystème de type oasien, centré sur la culture du palmier dattier (Bouchaud 2013). D'autres plantes cultivées peuvent être identifiées et permettent de dessiner un tableau de l'agriculture : des oliviers, des grenadiers, mais aussi des céréales telles que l'orge et le blé ainsi que des légumineuses, comme des lentilles et des pois, faisaient partie de l'agriculture de l'oasis ; la culture du coton est également supposée. L'agriculture oasienne dans la région proche d'al-'Ulā est donc ancienne, puisque attestée pour toute la période d'occupation d'Hegra, entre le IV^e siècle av. J.-C. et le VII^e siècle ap. J.-C. (Bouchaud 2010, 2013, Bouchaud et al. 2011).

III- Une oasis en changement

a) De al-‘Ulā à al-Dīra : l’abandon des habitations traditionnelles

Al-Dīra [A.3.a.1] est située en dehors des jardins ; tous les auteurs l’ayant visitée au tournant du XX^e siècle notent l’étroitesse des rues, due en partie aux maisons à deux étages se rejoignant parfois par-dessus la voie, surmontées d’une terrasse [A.3.a.2] (Euting 1896, Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921). Concernant les matériaux de construction, tous s’accordent à voir que les habitations sont faites de pierres rapportées de Dedan et sont maçonnées avec de la « boue ». Un élément central est l’utilisation du tamaris et surtout du palmier dans la construction, impliqués dans les poutres, portes, serrures et sols [A.3.a.3, A.3.a.4] (Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921). Ces éléments (pierre, mobilisation de bois et stipe) sont typiques de l’architecture traditionnelle du nord de la région du Hedjaz (King 1998), et les connaissances du début de siècle se recoupent bien avec des propos plus récents (Nasif 1988, King 1998, Farès-Drappeau 2005). Il faut cependant noter le caractère assez vague de ces connaissances; la simple boue décrite par les auteurs serait plutôt un mélange contenant de l’argile, du *tīn*, à la couleur jaune dans l’oasis d’al-‘Ulā, et les simples « briques séchées au soleil » décrites par Jaussen & Savignac (1914 : 43) résultent d’un processus plus complexe de maturation de l’argile (King 1998). Cet aspect est à rattacher aux motivations de ces Européens venant à al-‘Ulā pour les connaissances archéologiques : c’est principalement parce qu’ils cherchent des pierres antiques incorporées dans les habitations qu’ils décrivent l’habitat traditionnel. C’est donc un aspect assez périphérique de leurs observations voire, comme dans les écrits d’Huber (1891), inexistant. Il faut aussi noter la dynamique intellectuelle d’un auteur plus récent, celle de Nasif. Auteur local originaire d’al-‘Ulā, ses connaissances sur la construction sont néanmoins imprécises : sa connaissance de l’oasis se fait par l’entrée du système traditionnel d’irrigation, les qanats, et non de l’habitat (Nasif 1988, 1995).

Les connaissances sur la répartition spatiale des habitations sont particulièrement « grises » ; peu de sources traitent de cet aspect. Seul Nasif (1988, 1995) indique que la population se répartit selon les affiliations de clan qui sont distribués en deux groupes, Shuqaiq et Ḥilf. Dans les années 1970, les clans Shuqaiq vivaient encore autour de la colline Umm Nāṣir, au cœur d’al-Dīra, tandis que les Ḥilf vivaient au sud de cette colline. Al-Dīra est abandonnée au cours des années 1980, et l’extension de l’oasis par l’exploitation de la zone d’al-Manshiyyah au sud commence vers 1890 [A.3.a.5] (Jaussen & Savignac 1914). La vieille ville

abandonnée, les habitants d'al-'Ulā se trouvent aujourd'hui majoritairement au sud, en partie dans les anciens jardins d'al-Manshiyyah (Salles 1996, Farès-Drappeau 2005). Cette évolution rapide et profonde de l'habitat pose des questions auxquelles il n'y a pas de réponse encore établie, et met en avant l'absence d'étude sur l'habitat moderne à al-'Ulā. Qu'en est-il de la division spatiale entre clans Shuqaiq et clans Ḥilf ? Il est permis de penser que cette répartition spatiale particulière s'est faite différemment, al-Manshiyyah étant déjà habitée par sa famille fondatrice quand al-Dīra s'est vidée des autres habitants. Il semblerait également que de nouveaux habitants, ni Shuqaiq ni Ḥilf, se soient installés à al-'Ulā (Nasif 1988, 1995).

b) L'eau à al-'Ulā : ce qui s'est vécu, s'est écrit et s'oublie

Les sources sur l'utilisation de l'eau au niveau local sont très réduites : exhaustives mais confuses à propos du système traditionnel, le système actuel est décrit par quelques phrases éparses dans la littérature. Au niveau national, il ne semble pas y avoir d'études des systèmes traditionnels d'irrigation et des changements qu'impliquent le passage de systèmes traditionnels, fonctionnant sur la base de la propriété collective, à des systèmes fonctionnant sur celle de la propriété privée. Ainsi, chercher sur l'eau à al-'Ulā dans les publications contemporaines mène à des articles traitant de la qualité de l'eau du gouvernorat (Toumi et al. 2013, Toumi et al. 2015).

Dans les écrits des Européens qui visitent l'oasis au tournant du XX^e siècle il est difficile de savoir s'ils décrivent des sources naturelles ou des qanats. Ce mot n'est jamais évoqué malgré leurs observations d'éléments typiques de ce système d'irrigation, c'est-à-dire un ensemble de tunnels souterrains en pente, permettant l'acheminement de l'eau d'une nappe souterraine en hauteur à l'oasis située plus bas (Globot 1979). Cela s'explique probablement par une confusion linguistique entre *'ayn* pour dire source et *'ayn* pour dire qanat⁶. Cependant des connaissances se recourent : la pratique consistant à creuser le sol de certaines plantations pour le mettre à la hauteur du tunnel du qanat est présente dans toutes les descriptions de l'ancienne oasis (Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921, Nasif 1988).

Seul Nasif (1980, 1981, 1988, 1995) rapporte en détails les règles de gestion liées à ces qanats. Ces connaissances précises sont sans doute à relier avec sa propre situation puisque

⁶ Il semblerait en effet que dans le dialecte d'al-'Ulā le mot *'ayn* soit utilisé pour désigner ces deux concepts différents (Battesti 2019, pers. comm.) ; le mot *khaif* serait aussi en usage pour désigner les qanats (Nasif 1988).

son père était impliqué dans la gestion des qanats. Cependant, cette position de producteur local de connaissances l'amène à voir des règles spécifiques à al-'Ulā ; en réalité elles sont assez typiques de zones musulmanes oasiennes appliquant la charia dans la gestion de l'eau (Wilkinson 1977, 1978, 1990, Charbonnier 2014). La division entre clans Shuqaiq et clans Ĥilf intervient également dans la propriété de l'eau : seuls les Ĥilf ont droit d'irrigation concernant le qanat principal de l'oasis, *Tid'il*, alors qu'il traverse les terres Shuqaiq. Les règles de gestion montrent qu'il s'agit de connaissances partagées, mais aussi de savoir-faire qui se vivent et s'ancrent dans la vie de la communauté (Nasif 1980, 1988, 1995).

Entre les années 1960 et 1980 les techniques d'irrigation évoluent rapidement, passant des qanats collectifs aux pompes individuelles mécanisées (Winnet & Reed 1970, Nasif 1980, 1988). Les règles orales liées aux qanats tendent à disparaître et à s'oublier : seule une partie minime a été mise à l'écrit (Nasif 1981). Ces savoirs liés à l'eau sont dynamiques : ils s'établissent à partir de connaissances, s'institutionnalisent, évoluent au cours du temps et s'oublient aussi. Wilkinson (1980) évoque la situation à al-'Ulā, qui préfigure pour lui le futur de l'irrigation des oasis omanaises : une exploitation de l'eau trop importante, mal contrôlée par des pompes mécaniques dont la propriété est privée, brisant les cadres de vie et de sociabilité. Deux questions se dessinent : tout d'abord, qu'implique, concernant les droits d'irrigation entre Shuqaiq et Ĥilf, ce passage des qanats aux pompes individuelles ? Ensuite, quels changements cela induit dans l'unité sociale de ce « socio-écosystème » (Battesti 2005) qu'est l'oasis, alors que le système des qanats pouvait mobiliser l'entièreté de la population *via* leur entretien par volontariat ? S'il n'y a aucune étude directe, la situation en Oman dans les années 1980 offre des pistes de réflexion pour comprendre à la fois les changements traversés une vingtaine d'années plus tôt à al-'Ulā, et la situation actuelle.

c) Développement touristique en zone « grise »

Comme vu précédemment, al-‘Ulā est une oasis changée, mais aussi en changement, étant l’objet du projet de développement touristique mené par la RCU. Il est cependant difficile d’appréhender par les sources écrites la perception locale de ce projet. Il s’agit ainsi d’une zone « grise » de connaissances : grise par une absence de connaissances sur les discours locaux vis-à-vis de ce projet imposé de Riyad, grise parce que les seules connaissances disponibles sont issues des discours officiels, grise enfin parce que comprendre la perception locale amène à des suppositions basées sur l’identité de la région du Hedjaz.

Al-‘Ulā appartient en effet à cette région, une bande à l’ouest du royaume comportant les lieux les plus saints de l’Islam, La Mecque et Médine. Cette zone, historiquement sous contrôle ottoman et qui fut également un royaume indépendant, n’a plus de réalité géographique puisque les découpages administratifs saoudiens l’ont effacée de la carte (Yamani 2009). Ainsi, lorsque Doughty (1921) voyage à al-‘Ulā en 1876-78 il lui est rapporté que l’oasis est le début du Hedjaz, tandis que Jaussen et Savignac (1914) ne peuvent y entrer car ils ne peuvent pénétrer dans le royaume du Hedjaz.

Sous couvert d’un royaume homogène uni derrière la famille Saoud, l’Arabie saoudite cache des disparités régionales fortes : le Hedjaz a une identité bien différente de la région du Nejd dont est originaire la famille régnante et est probablement l’une des zones du royaume avec l’identité la plus cohérente et la mieux définie de toutes (Beranek 2009). C’est également un royaume historiquement opposé au pouvoir saoudien, incorporé définitivement dans le nouveau royaume en 1932. Depuis quelques années, il y a une mobilisation de cette identité du Hedjaz qui se construit en opposition à l’identité saoudienne (Yamani 2000, 2009, Beranek 2009). Cette dynamique touche différents domaines : la langue, l’habit, la religion ⁷ et la famille avec une absence de mariages entre « Nejdi » et « Hijazi » (Bedos 2006, Yamani 2009).

Cette culture de la différence est particulièrement forte dans les grandes villes, mais qu’en est-il d’al-‘Ulā ? cette différence d’identité marquée, qui se traduit chez beaucoup d’Hijazi par un rejet de la culture Nejd, serait-elle suffisante pour catalyser un discours d’opposition face à des décisions extra-locales imposées de Riyad ? Ces questions sont sans réponses, et cette absence de connaissances est probablement à replacer dans une dynamique intellectuelle

⁷ L’habit du Hedjaz est en général fait du *jubba* (manteau) et d’une coiffe *‘umama* différente de l’*aggal* Nejd. Bien que le wahhabisme soit la doctrine religieuse officielle du royaume, les « Hijazi » ne s’en revendiquent pas, et préfèrent s’appeler *muwahhidun* plutôt que wahhabites (Yamani 2009).

saoudienne reflétant un discours national qui met en avant une identité saoudienne homogène (Thiollet 2010). Il faut ainsi noter que les connaissances principales établies sur cette mobilisation de l'identité hijazi sont celles d'une chercheuse originaire du Hedjaz par son père, Mai Yamani.

L'absence de discours locaux invite à s'intéresser aux discours nationaux. Les acteurs du projet de la RCU insistent sur l'implication des « locaux » dans le projet : il y a ainsi le « Hammayah programm » avec deux mille cinq cents emplois pour les habitants du gouvernorat d'al-'Ulā ou encore des bourses d'études pour deux cents étudiants (Pukas 2018, Rigoulet-Rose 2018). Selon les mots de Rami Al-Sakran, responsable développement de compétences à la RCU, le projet est avant tout à propos « des locaux, des locaux, des locaux » (Gannon & Nugali 2019). Il y a ainsi une volonté officielle d'impliquer les « locaux » qui sont en fait les habitants du gouvernorat et non les habitants directs de l'oasis d'al-'Ulā. Il est difficile de sortir des discours touristiques opaques et des propos des journaux officiels. Dans ce domaine il faut mettre en avant l'intérêt probable de la littérature grise locale pour dépasser ces discours homogènes ; la limite linguistique de ce mémoire est ici rapidement atteinte.

IV- Anthropologie des « Alawy » et des « Beduwy »: entre silences et confusions

a) Al-'Ulā et l'anthropologie en Arabie saoudite : zones blanches et zones noires de connaissances

Visualiser une carte des connaissances anthropologiques en Arabie saoudite donnerait à voir des zones noires et des zones blanches de connaissances : au sein du peu de connaissances établies certains aspects sont particulièrement étudiés, tandis que d'autres ne le sont pas.

L'anthropologie du Moyen-Orient est principalement réalisée à ses débuts par des chercheurs occidentaux, s'intéressant à l'étude de populations isolées organisées en tribus pastorales nomades, mettant l'accent sur l'étude de ce mode de vie et de la parenté (Gilsenan 1990, Lindholm 1995). La discipline s'est peu voire pas intéressée aux sédentaires citadins. Il faut attendre le milieu des années 1990 pour que l'anthropologie des communautés urbaines devienne plus fréquente, sans être abondante (Altorki 2015). L'anthropologie en Arabie saoudite s'inscrit dans ce schéma : jusque dans les années 1960-70 c'est l'étude des populations nomades qui intéresse, puis, avec les changements économiques profonds du pays, les connaissances sont concentrées sur l'évolution des modes de vie des communautés bédouines dans un État qui s'oppose à elles (Katakura 1977, Cole 1980, 1981, 2003, Lancaster 1981, Kostiner 1990, Fabietti et al. 1993, Pouillon 1995, 2017)⁸. Il semblerait que la seule étude anthropologique d'une communauté urbaine saoudienne soit celle de la ville oasienne d'Unayzah. Il serait tentant de penser y trouver de quoi inférer sur la situation à al-'Ulā ; cependant les mutations traversées par les deux zones n'ont rien de semblable (Altorki & Cole 1989). Face à cette absence de connaissances il est difficile de savoir ce qu'impliquent, au niveau anthropologique, les changements vécus à al-'Ulā.

La dynamique intellectuelle saoudienne explique également ces connaissances lacunaires : au peu d'intérêt national pour l'anthropologie se rajoute une difficulté pour les chercheurs étrangers à faire du travail de terrain (Pouillon 2017). Il y a donc peu d'études disponibles, et s'il y en a elles sont anciennes et s'intéressent principalement aux communautés bédouines. Il est possible d'y voir un lien avec un discours national d'homogénéité culturelle et religieuse mis en avant par le gouvernement saoudien, excluant certains aspects trop différents pour être intégrés à cette identité nationale (Thiollet 2010). Si cela est particulièrement fort envers les

⁸ Ces références ne sont pas exhaustives, une littérature plus abondante existe sur les populations bédouines et leurs mutations dans l'État saoudien.

communautés bédouines dont l'image est « saoudisée » (Pouillon 2017) il convient de se demander ce que ce discours national implique en termes de production anthropologique, à même de faire ressortir des aspects culturels hétérogènes au sein du territoire saoudien.

L'anthropologie de l'environnement est peu présente : cet aspect de la discipline se traduit par des inventaires ethnopharmacologiques (Rahman et al. 2004, Ghazali et al. 2010, Saganuwan 2010, Youssef 2013, Shabasy 2016) ou des monographies se concentrant là encore sur les composantes bédouines de la société saoudienne (Mandaville 2010). La quasi-absence de données anthropologiques sur al-'Ulā peut donc se comprendre dans des dynamiques de production de connaissances plus larges, nationales et extra nationales, où les connaissances anthropologiques sont soit occultées, soit concentrées sur quelques aspects, particulièrement les communautés bédouines.

b) L'anthropologie d'al-'Ulā : confusions et cohérences des sources

À la lecture des sources établissant des connaissances anthropologiques sur al-'Ulā il convient de distinguer deux groupes de populations : les sédentaires habitant dans la ville d'al-'Ulā et les Bédouins (Beduwy), nomades ou sédentarisés aux alentours.

Les cartes de répartition territoriale selon les affiliations tribales n'étant pas disponibles en Arabie saoudite (Pouillon 2017), il faut se pencher sur les sources du début du XX^e siècle [A.4.b.1]. Deux tribus nomades y sont mentionnées : les Baliyy et les Fuqarā' (Euting 1896, Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921, Musil 1926)⁹. Les Fuqarā' y sont omniprésents — une étude ethnographique complète existe (Jaussen & Savignac 1997) — mais absents des sources plus récentes (Nasif 1988, 1995). Cet écart pose la question des mouvements de cette tribu. Les affiliations tribales de villages aux alentours d'al-'Ulā dans les années 1970 montrent que certains se rattachent aux Fuqarā' (Nasif 1988) : l'hypothèse d'une sédentarisation est probable et ne serait pas surprenante au regard de la tendance nationale de détribalisation par sédentarisation (Farra 1973, Pouillon 1995, 2017). Cette surreprésentation des Fuqarā' dans les sources des Européens est probablement liée aux conditions de production de connaissances. Les Fuqarā' sont souvent leurs guides, les rendant plus accessibles que les habitants d'al-'Ulā à l'inverse assez hostiles. La situation est probablement la même pour les Baliyy (Musil 1926). Ces derniers sont encore présents aujourd'hui autour

⁹ D'autres tribus sont mentionnées de manière périphérique.

d'al-'Ulā et sont l'objet d'études, notamment linguistiques, mais il est difficile de savoir s'ils sont encore nomades ou sédentarisés dans des villages qui se revendiquent de cette affiliation tribale (Nasif 1988, Albalawi 2015).

Les origines de ceux que les écrits appellent « Alawy », habitants de l'oasis, sont changeantes. Ils se disent descendre à la fois de colons maghrébins, mais aussi des tribus Jeyheyne, Harb et Bany Sokhr (Doughty 1921) et plus récemment se rattachent principalement à la tribu Harb, bien que chaque clan mette en avant son propre récit généalogique (Nasif 1988, 1995). À cette apparente unité d'« Alawy » il faut en effet opposer une division en clans : les familles originaires d'al-'Ulā se regroupent en quinze clans répartis en deux groupes Shuqaiq et Ḥilf [A.4.b.2]. Cette division a été traitée de manière lacunaire par les sources européennes du tournant du XX^e siècle : elle y est soit passée inaperçue (Euting 1896, Doughty 1921, Musil 1926), soit vue de manière superficielle, Jaussen & Savignac (1914) associant les noms qu'ils notent « Šeqeiq » et « Ḥilf » à des quartiers et non à des clans. Elle semble cependant avoir été centrale dans la vie administrative d'al-'Ulā jusqu'à récemment et l'arrivée de nouveaux habitants n'appartenant à aucun de ces deux clans pose la question de leur incorporation dans ce système (Nasif 1988, 1995).

Il est difficile de voir une unité dans les connaissances établies concernant les pratiques culturelles ou religieuses. Le seul point sur lequel s'accordent les sources est la description de triangles noirs ou rouges sur les portes d'al-Dīra, accompagnés d'un verset coranique [A.4.b.3] (Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921, Nasif 1988). L'unique source établissant plus de connaissances dans ce domaine est Nasif (1995).

Les connaissances anthropologiques des « Alawy » sont particulièrement confuses, et il faut les replacer dans les dynamiques intellectuelles dont elles découlent. L'anthropologie est périphérique chez les auteurs du tournant du XX^e siècle, et le peu de connaissances établies se nourrissent d'une pensée évolutionniste : tous s'attachent avant tout à décrire le physique de ces « Alawy » pour les rattacher à une race établie (Huber 1891, Euting 1896, Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921). S'ajoutent une certaine distance entre ces Européens et les habitants, due à leur position d'étrangers mais aussi à l'hostilité des locaux, et un mépris prégnant de ces auteurs envers les « Alawy ». Il convient également de comprendre la dynamique de production de connaissances au niveau local. Nasif (1988, 1995) est particulièrement exhaustif dans ce domaine anthropologique. Son travail s'apparente à un travail de mémoire sur sa communauté, avec une volonté d'exhaustivité et peu d'analyse : il est permis de se demander s'il ne met pas en avant des aspects anthropologiques anecdotiques

ou disparus au moment où il écrit. Son travail questionne les prismes qu'implique la production de connaissances anthropologiques sur sa communauté. Ainsi, pour faire une analyse critique de cet objet d'étude familier dans lequel l'anthropologue est impliqué — le père d'A. Nasif est chef de clan — encore faut-il être conscient des biais que sa position entraîne dans sa compréhension du réel, et construire une nécessaire autonomie et une certaine distance vis-à-vis de sa communauté (Ouattara 2004).

V- Phœniculture et agriculture oasisienne, entre discours nationaux et situation locale

a) Agriculture : cohérences et imprécisions des sources

Les connaissances sur l'agriculture à al-'Ulā existent mais sont vagues : il n'y a pas d'indication sur les propriétés de parcelles, les techniques, les espèces exactes cultivées ou la quantité de production. Seules les statistiques agricoles nationales sont disponibles en anglais, mais n'étant pas séparées en régions administratives elles ne sont pas exploitables pour une étude locale (General Authority for Statistics 2015). Il semble cependant que des statistiques agricoles sur al-'Ulā existent (Nasif 1988, 1995 en utilise), probablement disponibles en arabe.

Il est néanmoins possible de connaître les plantes cultivées à al-'Ulā à partir de la littérature. Les arbres fruitiers seraient les figuiers et grenadiers, mais al-'Ulā est principalement connue pour ses agrumes. Ainsi les citrons doux et amers, cultivés à proximité des palmiers, étaient particulièrement présents jusque dans les années 1970 où ils sont presque tous remplacés — à l'exception du citron « *al muss* » — par l'orange et la tangerine qui apparaissent dans les années 1950. Le cédrat serait également cultivé (Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921, Nasif 1988, 1995). Plus récemment les citrons, comme les autres agrumes, sont cultivés comme une culture de rente (Battesti 2019, pers. comm) après cette diminution des années 1970. Le raisin est présent dès 1876-78, tandis que la culture de la pêche commencerait après : lors du passage de Doughty (1921) à cette date le seul fruit à noyau est la prune, tandis que les sources postérieures confirment la présence de pêcheurs (Jaussen & Savignac 1914, Nasif 1988, 1995).

Les légumes et fruits cultivés sous les palmiers seraient les tomates, aubergines, poivrons, petits oignons, pastèques et melons (Jaussen & Savignac 1914, Doughty 1921, Nasif 1988). Nasif (1995) mentionne le gombo (*Abelmoschus esculentus*), la corète potagère (*Corchorus olitorius* L.), l'ail, la bette (*Beta vulgaris subsp. Vulgaris*), la coriandre, le cresson, « peppergrass » (*Lepidium virginicum*), le concombre, la carthame des teinturiers (*Carthamus tinctorius* L.) ainsi que des radis et légumineuses (du genre *Vigna*). Ces informations permettent de faire ressortir un assemblage entre palmiers dattiers, arbres fruitiers et maraîchage au sol, montrant ainsi l'organisation classique d'une oasis en trois niveaux d'exploitation (Battesti 2005).

La culture de céréales semble être une activité importante et les sources indiquent qu'elles sont cultivées dans des parcelles dédiées séparées des palmiers. Il y a culture du maïs en association avec le millet, récoltés à la fin de l'automne, et culture de blé et d'orge, récoltés avant l'été (Jausen & Savignac 1914, Doughty 1921, Nasif 1995). Il y aurait sept types de blé différents à al-'Ulā, mais le plus cultivé serait « Al Maayah » (Nasif 1995). Il ne semble pas y avoir d'élevage excepté quelques chèvres, moutons et volailles ainsi que des animaux de labour, mais difficile de savoir si ces derniers sont encore nécessaires ou si l'agriculture est désormais entièrement mécanisée. Les sources donnent en effet l'apparence d'une agriculture qui resterait traditionnelle : ce sont des sources qui sont anciennes (Jausen & Savignac 1914, Doughty 1921) ou qui ne mentionnent pas d'évolutions et donnent un aspect figé dans le passé (Nasif 1988, 1995) à un domaine pourtant sujet à de profonds changements. Le gouvernement saoudien met ainsi en place un programme de développement et de modernisation de l'agriculture dans les années 70, doublant les surfaces agricoles du pays. En 1993 une politique d'économie de l'eau est mise en place, dissuadant la culture du blé, suivie en 2008 d'une politique d'incitation au développement de cultures de rentes à forte valeur ajoutée (fruits et légumes) (Ouda 2013), qui s'accompagne d'une augmentation de la culture sous serre (Fiaz et al. 2018). Les sources ne permettent pas de vraiment comprendre la situation actuelle de l'oasis au regard de ces politiques nationales, avec l'apparition de nouvelles cultures de rentes par exemple, telles que *Moringa olifera* et *M. peregrina* (Battesti 2019, pers. comm.).

Couplée avec l'agriculture, la phœniculture reste l'activité centrale de l'oasis, avec plus de 80% des terres occupées par des palmiers dattiers en 1977 (Nasif 1988).

b) Phœniculture, un dialogue entre sources locales et générales

Le peu de sources informant sur la phœniculture locale et leurs incohérences oblige à inférer à partir de publications générales, et la multiplicité des noms de cultivars et de leurs graphies rendent la compréhension ambiguë. Une maîtrise de l'arabe permettrait de dépasser ces variantes de translittération.

Les connaissances dans les sources du début du XX^e siècle permettent de distinguer deux cultivars principaux, « hulw » et « barni » ainsi que six autres (Jausen & Savignac 1914, Doughty 1921)¹⁰. Cette division se retrouve dans Nasif (1988) indiquant qu'il faut distinguer

¹⁰ Pour « hulw » et « barni » plusieurs graphies existent [A.5.b.2].

la datte « hulwah » rouge de la blanche, et pour la « barni » distinguer l'une qualifiée de « mabrūm » d'une autre non nommée. Un troisième cultivar de datte plus rare, « 'anbar » est présent, et il serait courant de conserver séparées les dattes « barni » et « hulwah » une fois récoltées, mais de mélanger les autres cultivars ensemble sous le nom collectif de « sāyir ». Dans ce nom collectif Nasif (1988) identifie trois variétés, et il y aurait soixante-neuf cultivars à al-'Ulā [A.5.b.1] (Nasif 1995). Hormis « hulw » et « barni » les autres cultivars décrits ne se recoupent pas entre les sources, et en analysant la littérature plus générale il n'est possible de faire correspondre que quelques noms [A.5.b.2]. Cela montre un décalage entre les termes locaux et les noms officiels, avec une duplication de noms locaux, expliquant probablement pourquoi il ne se retrouve dans la littérature qu'une petite partie des soixante-neuf cultivars d'al-'Ulā.

Quatre-cent-cinquante cultivars de *Phoenix dactylifera* L. sont identifiés en Arabie saoudite (Basha 1996) ; à la multiplicité de noms locaux de variétés répond une dynamique d'identification des cultivars par identification génétique et moléculaire (Khalifah et al. 2012, Aleid et al.2015). C'est un domaine de publication actif et les connaissances sont en train de s'établir : il y a des publications éparses décrivant quelques cultivars, mais peu de monographies, qui, quand elles existent, sont incomplètes (Khalifah et al. 2012). Il est ainsi difficile de conclure sur les soixante-neuf cultivars locaux, car les points de comparaison ne sont pas toujours disponibles.

Faire les rapprochements avec la littérature plus générale montre néanmoins qu'une partie des cultivars identifiables à al-'Ulā sont des cultivars élites : « barni » et « sukkary » sont parmi les variétés les plus cultivées tandis que « 'anbar » est l'un des cultivars les plus chers et les plus rares d'Arabie saoudite (Khalifah 2012, Khalifa et al. 2013).

Il est difficile de connaître l'état de la phœniculture à al-'Ulā car c'est l'oasis d'al-Aḥsā', à plus de 1000 km à l'est d'al-'Ulā, qui concentre la majorité des publications. Les préoccupations nationales se résument dans les Symposium nationaux concernant la phœniculture (Johnson 2014) et permettent d'identifier un discours de modernisation de la phœniculture assez classique : nécessité d'espacer les palmiers, mécanisation, abandon de cultivars non commercialisables, homogénéisation des pratiques de fertilisation et de lutte phyto et zoosanitaire (Aleid et al. 2012). Ces dernières sont une préoccupation nationale majeure (Johnson 2014) : les palmiers sont menacés par le charançon rouge des palmiers *Rhynchophorus ferrugineus* apparu en 1987 et par la maladie d'al-wijam (Aleid et al. 2012) apparue en 2014 dans la région administrative de Médine, encore non diagnostiquée dans l'oasis d'al-'Ulā mais présente dans le gouvernorat (Abhary & Baity 2018).

Un autre aspect central est celui de la conservation des ressources génétiques (Johnson 2014). Deux banques de matériel génétique *ex situ* existent, l'une au ministère de l'Agriculture, l'autre à la King Faisal University (Aleid et al. 2012). Si le discours national insiste sur l'abandon de cultivars jugés peu productifs, il met aussi en garde contre la perte de diversité génétique qu'entraîne la monoculture de cultivars élites (Aleid et al. 2012).

Il est difficile de connaître l'impact de ce discours national sur la phœniculture à al-'Ulā, mais l'abandon relatif de l'ancienne palmeraie depuis 1995 (Salles 1996) peut laisser penser à une évolution de la phœniculture locale.

Conclusion

Si comme l'archéologue Jean-François Salles il serait tentant de conclure qu'« *in fine*, le bilan des connaissances sur al-'Ulā reste très décevant » (Salles 1996 : 570) les connaissances inexistantes ou existantes sont le fruit de dynamiques intellectuelles différentes, révélatrices de ce qui importe à ceux qui les produisent. Ainsi, de la part des chercheurs exogènes, dès le tournant du XX^e siècle, il y a un déséquilibre d'intérêt pour le passé antique de l'oasis ; en anthropologie toute l'attention est portée aux communautés bédouines. Les acteurs saoudiens établissent principalement des connaissances archéologiques dans un but de développement touristique de la région, s'accompagnant d'un discours officiel opaque ne permettant pas de comprendre ni les évolutions ni le ressenti local. Le désintérêt saoudien pour l'anthropologie, probablement à replacer en parallèle d'un discours national d'homogénéisation culturelle, mène à un tableau des connaissances tronqué. En agriculture et phœniculture il est difficile de dépasser les discours généraux de modernisation, produits des préoccupations nationales. Enfin, les producteurs de connaissances endogènes à al-'Ulā sont représentés dans cette étude par un seul auteur, dont les écrits tendent à montrer sa communauté comme une oasis riche de particularités, quelque peu figée dans le passé.

Tenter de comprendre la situation à al-'Ulā à partir des sources écrites amène ainsi à naviguer entre sources étudiant directement l'oasis, anciennes ou plus récentes et sources plus générales, et montre les limites d'un état des connaissances à distance, privé de la langue arabe. Cependant cet état des connaissances, aussi lacunaires et confuses soient-elles, pose des pistes de réflexion quant aux conséquences et aux enjeux de la patrimonialisation en cours à al-'Ulā.

Bibliographie (Style Chicago, auteur-date)

- Abhary, Mohammed K., et Omar A. al-Baity. 2018. « Occurrence and distribution of date palm phytoplasma disease in Al-Madinah region ». *Journal of Taibah University for Science* 12 (3): 266-72.
- Abu-Lughod, Lila. 1989. « Zones of Theory in the Anthropology of the Arab World ». *Annual Review of Anthropology* 18 (1): 267-306.
- Adell, Nicolas. 2011. *Anthropologie des savoirs*. Paris: Armand Colin.
- Albalawi, Hend. 2015. « Changes in the Balawiy Bedouin Arabic Dialect of Saudi Arabia, 1985-2015 ». University of Adelaide.
- Aleid, Salah M., Jameel M. Al-Khayri, et Abudlaziz M. Al-Bahrany. 2015. « Date Palm Status and Perspective in Saudi Arabia ». In *Date Palm Genetic Resources and Utilization: Volume 2: Asia and Europe*, 49-95. Dordrecht: Springer Netherlands.
- Alqethami, Afnan, Julie A. Hawkins, et Irene Teixidor-Toneu. 2017. « Medicinal plants used by women in Mecca: urban, Muslim and gendered knowledge ». *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine* 13 (1): 62.
- Altorki, Soraya. 2015. *A Companion to the Anthropology of the Middle East*. Hoboken NJ: Wiley Blackwell.
- Altorki, Soraya, et Donal Powell Cole. 1989. *Arabian oasis city: the transformation of 'Unayzah*. Austin: University of Texas Press.
- Bashah, M.A. 1996. « Date variety in the Kingdom of Saudi Arabia. » In *Guidance booklet, palms and dates*. Riyadh: King Abdulaziz University Press.
- Battesti, Vincent. 2005. *Jardins au désert, évolution des pratiques et savoirs oasiens dans le Jérid tunisien*. Paris: IRD.
- Bedos, Elsa. 2006. « La construction identitaire : dialectique et négociation. L'invention d'une hijazité (Arabie Saoudite) ». Paris : Institut d'études politiques.
- Behnassi, Mohamed, Olaf Pollmann, et Himangana Gupta, éd. 2019. *Climate Change, Food Security and Natural Resource Management; Regional Case Studies from Three Continents*. Cham: Springer International Publishing.
- Beranek, Ondrej. 2009. « Divided We Survive: A Landscape of Fragmentation in Saudi Arabia ». *Middle East Brief*, n° 33 (janvier).
- Besnier, Jean-Michel. 2011. *Les théories de la connaissance*. Paris: PUF.
- Bocco, Riccardo, Ronald Jaubert, et Françoise Métral. 1993. *Steppes d'Arabie : Etats*

- pasteurs, agriculteurs et commerçants : le devenir des zones sèches*. Paris: PUF.
- Bouchaud, Charlène. 2010. « Les pratiques alimentaires en Arabie antique. Étude archéobotanique de Madâ'in Sâlih ». *Cahiers des thèmes transversaux d'ArScAn 2007/2008 : : L'alimentation dans l'Orient ancien de la production à la consommation* 9: 247-56.
- . 2013. « Exploitation végétale des oasis d'Arabie. Production, commerce et utilisation des plantes. L'exemple de Madâ'in Sâlih (Arabie Saoudite) entre le ive siècle av. J.-C. et le viie siècle apr. J.-C. » *Revue d'ethnoécologie*, n° 4 (juillet). <https://doi.org/10.4000/ethnoecologie.1217>.
- . 2014 « Preliminary report on the archaeobotanical remain ». In *Report on the first excavation season at Madâ'in Sâlih 2008, Saudi Arabia*, par Laila Nehmé, Daifallah Al Talhi, François Villeneuve, Christian Augé, Christophe Benech, Charlène Bouchaud, et Guillaume Charloux, 303-15. Riyad: Saudi Commission for Tourism and Antiquities.
- Bouchaud, Charlène, Margareta Tengberg, et Patricia Dal Prà. 2011. « Cotton Cultivation and Textile Production in the Arabian Peninsula during Antiquity: The Evidence from Madâ'in Sâlih (Saudi Arabia) and Qal'at Al-Bahrain (Bahrain). » *Vegetation History and Archaeobotany*. 20 (5): 405-17.
- Charbonnier, Julien. 2014. « In the shadow of the palm trees: time management and water allocation in the oasis of Ādam (Sultanate of Oman) ». *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 44: 83-97.
- Cole, Donald Powell. 1980. « Pastoral Nomads in a Rapidly Changing Economy: The Case of Saudi Arabia ». In *Social and Economic Development in the Arab Gulf*, édité par Tim Niblock, 106-21. Londres: Routledge.
- . 1981. « Bedouin and Social Change in Saudi Arabia ». *Journal of Asian and African Studies* 16 (1-2): 128-49.
- . 2003. « Where Have the Bedouin Gone? » *Anthropological Quarterly* 76 (2): 235-67.
- Conklin, Harold. 1955. « Hanunóo Color Categories ». *Southwestern Journal of Anthropology* 2 (4): 339-44.
- Descola, Philippe. 2011. *L'écologie des autres*. Versailles: Editions Quæ.
- Dickson, Harold Richard Patrick. 2015. *The Arab of the Desert A Glimpse Into Badawin Life in Kuwait and Sau'di Arabia*. New York: Routledge.
- Doughty, Charles Montagu. 1921. *Travels in Arabia Deserta*. Vol. 1. Londres: Jonathan Cape.

- Euting, Julius. 1896. *Tagbuch einer Reise in Inner-Arabien*. Vol. 1. Leiden: Brill.
- Fabietti, Ugo. 1993. « Politiques étatiques et adaptations bédouines : l'Arabie du Nord (1900-1980) ». In *Steppes d'Arabie : Etats pasteurs, agriculteurs et commerçants : le devenir des zones sèches*, par Riccardo Bocco, Ronald Jaubert, et Françoise Métral, 135-46. Paris: PUF.
- Fardon, Richard. 1990. *Localizing strategies: regional traditions of ethnographic writing*. Edimbourg: Scottish Academic Press.
- Farès-Drappeau, Saba. 2005. *Dédan et Lihyan. Histoire des Arabes aux confins des pouvoirs perse et hellénistique (IVe- IIe s. avant l'ère chrétienne)*. Lyon: Travaux de la maison de l'Orient et de la Méditerranée.
- Farra, Taha Osman. 1973. « The Effects of Detribalizing the Bedouins on the Internal Cohesion of an Emerging State: the Kingdom of Saudi Arabia ». University of Pittsburg.
- Fiaz, Sajid, Mehmood Ali Noor, et Fahad Owis Aldosri. 2018. « Achieving Food Security in the Kingdom of Saudi Arabia through Innovation: Potential Role of Agricultural Extension ». *Journal of the Saudi Society of Agricultural Sciences* 17 (4): 365-75.
- Gannon, Mo, et Noor Nugali. 2019. « Saudi Arabia's crown prince launches mega tourism project in ancient area of Al-Ula ». *Arab News*. 10 février 2019. <http://www.arabnews.com/node/1449911/saudi-arabia>.
- Gatier, Pierre-Louis, et Jean-François Salles. 1988. « Aux frontières méridionales du domaine nabatéen ». *MOM Éditions* 16 (1): 173-90.
- Gettier, Edmund L. 1963. « Is Justified True Belief Knowledge ? » *Analysis* 23: 121-23.
- Ghazali, Gamal E., Khalifa S. al-Khalifa, Gameel A. Saleem, et Emad M. Abdallah. 2010. « Traditional Medicinal Plants Indigenous to Al-Rass Province, Saudi Arabia ». *Journal of Medicinal Plants Research* 4 (24): 2680-83.
- Gilsenan, Michael. 1990. « Very like a camel: the appearance of an Anthropologist's Middle east ». In *Localizing strategies: regional traditions of ethnographic writing*, édité par Richard Fardon. Edimbourg: Scottish Academic Press.
- Goblot, Henri. 1979. *Les Qanats : une technique d'acquisition de l'eau*. Paris: École des hautes études en sciences sociales.
- Hogarth, David George. 1978. *Hejaz before World War I: a handbook*. New York: Oleander Press.
- Huber, Charles. 1891. *Journal d'un Voyage en Arabie (1883-1884)*. Paris: Imprimerie Nationale.

- Hussain, G., A. Alquwaizan, et A. Al-Zarah. 2010. « Guidelines for Irrigation Water Quality and Water Management in The Kingdom of Saudi Arabia: An Overview ». *Journal of Applied Sciences* 10 (2): 79-96.
- Hussein, Basel Al-Sheikh. 2012. « The Sapir-Whorf Hypothesis Today ». *Theory and Practice in Language Studies* 2 (3): 642-46.
- Ibn Battûta. 1982. *Voyages. T.1 De l'Afrique du Nord à la Mecque*. Paris: La Découverte.
- Ingold, Tim. 1996. « Hunting and Gathering as Ways of Perceiving the Environment ». In *Redefining Nature: Ecology, Culture, and Domestication*, édité par R. F. Ellen et Katsuyoshi Fukui, 117–155. Oxford: Berg.
- . 2000. *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling & Skill*. Londres: Routledge.
- . 2017. *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*. Bellevaux: Editions Dehors.
- Jaussen, Antonin, et Raphaël Savignac. 1914a. *Mission archéologique en Arabie (mars-mai 1907) 2. El-'Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk*. Paris: Leroux.
- . 1914b. *Mission archéologique en Arabie (mars-mai 1907) 2. El-'Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk. Atlas*. Paris: Leroux.
- . 1997. *Coutumes des Fuqarâ. Supplément au tome II de « Mission archéologique en Arabie »*. Le Caire: Institut français d'archéologie orientale.
- Johnson, Dennis V. 2014. « International Scientific Date Palm Meetings, 1931-2011: A Bibliographic Study ». *Emirates Journal of Food and Agriculture* 26 (11): 1014-20.
- Katakura, Motoko. 1977. *Bedouin Village: A Study of a Saudi Arabian People in Transition*. Tokyo: University of Tokyo Press.
- Khalifah al-, Nasser Saleh, Ejaz Askari, et A.E. Shanavaskhan. 2012. « Molecular and morphological identification of some elite varieties of date palm grown in Saudi Arabia ». *Emir. J. Food Agric.* 24 (5): 456-61.
- . 2013. *Date Palm Tissue Culture and Genetical Identification of Cultivars Grown in Saudi Arabia*. Riyad: National Center for Agriculture Technologies King Abdulaziz City for Science and Technology.
- King, Geoffrey. 1998. *The Traditional Architecture of Saudi Arabia*. Londres: I.B. Tauris.
- Kostiner, Joseph. 1990. « Transforming Dualities: Tribe and State Formation in Saudi Arabia ». In *Tribes and State Formation in the Middle East*, édité par Philip Shukry Khoury et Joseph Kostiner. Berkeley and Los Angeles: University of California Press.
- Kostiner, Joseph, et Philip Shukry Khoury, éd. 1990. *Tribes and State Formation in the*

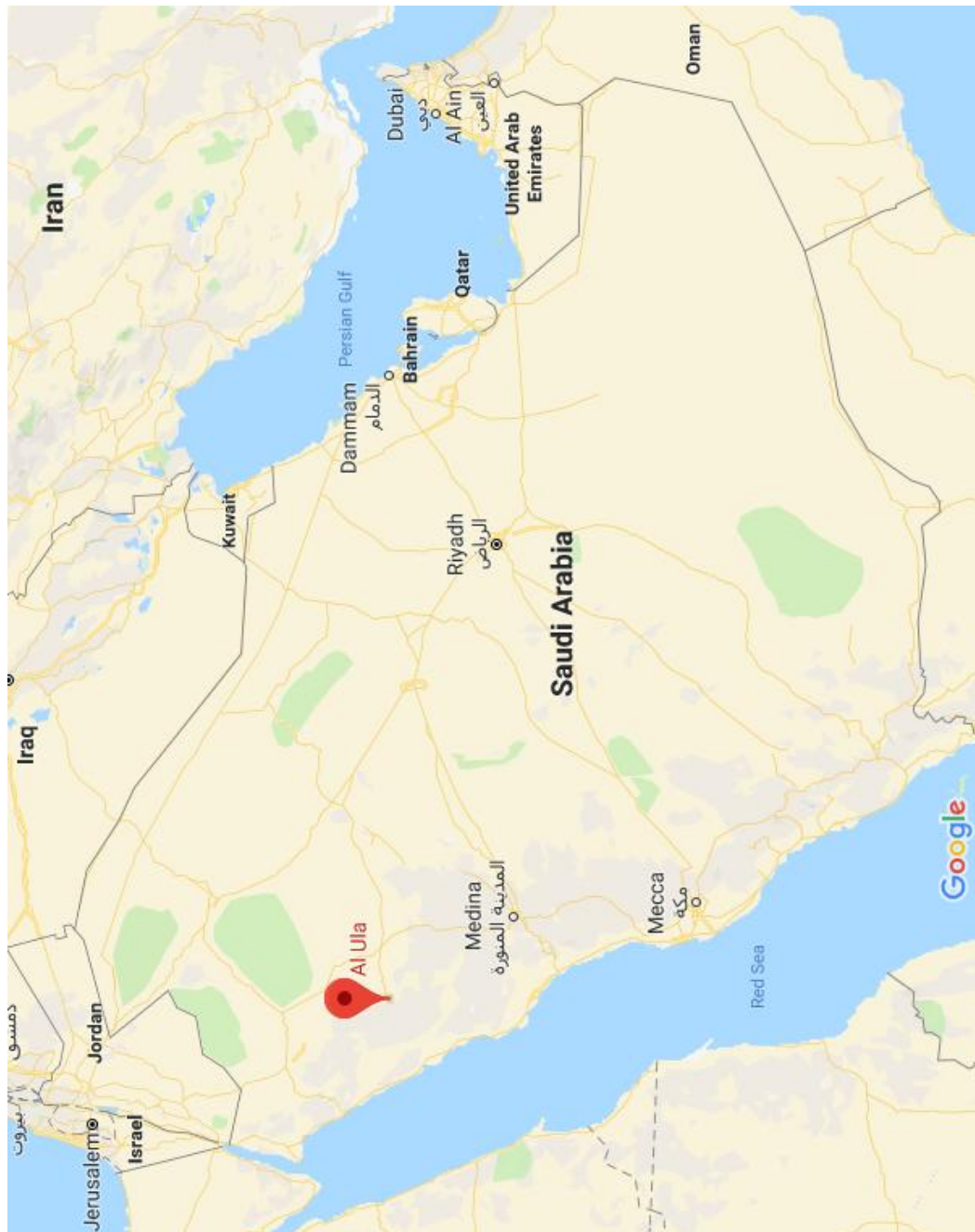
- Middle East*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press.
- Lancaster, William. 1981. *The Rwala Bedouin Today*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lemos, Noah. 2007. *An introduction to the theory of knowledge*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lindholm, Charles. 1995. « The New Middle Eastern Ethnography ». *Journal of the Royal Anthropological Institute* 1 (4): 805-20.
- Mandaville, James Paul. 2010. *Bedouin ethnobotany: plant concepts and uses in a Desert Pastoral World*. Tucson: University of Arizona Press.
- Margolinas, Claire. 2012. « Connaissance et savoir. Des distinctions frontalières? » In *Sociologie et didactiques: vers une transgression des frontières*, édité par Philippe Losego, 17-44. Actes du colloque "Sociologie et didactiques: vers une transgression des frontières", 13 et 14 septembre 2012. Lausanne : Haute Ecole pédagogique de Vaud.
- Morin, Edgar. 1986. *La Méthode t. 3 La connaissance de la connaissance*. Paris: Le Seuil.
- Musil, Alois. 1926. *The Northern Heğâz: A Topographical Itinerary*. New York: American Geographical Society.
- . 1928. *Northern Neğd: A Topographical Itinerary*. New York: American Geographical Society.
- Nasif, Abdallah Adam. 1980. « Qanats at al-'Ulā' ». *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 10: 75-80.
- . 1981. « Al-'Ula (Saudi Arabia): A Report on a Historical and Archaeological Survey ». *Bulletin (British Society for Middle Eastern Studies)* 8 (1): 30-32.
- . 1988. *Al'Ulā. An Historical and Archaeological Survey with Special Reference to Its Irrigation System*. Riyadh: King Saud University.
- . 1995. *Al-'Ulā: Dirāsa fī l-thurāth ḥadārī wa-l-ijtimā'ī*. Riyadh: King Saud University.
- Niblock, Tim, éd. 1980. *Social and Economic Development in the Arab Gulf*. Londres: Routledge.
- Omran al-, Abdulrasoul, Fahad Alshammari, Samir Eid, et Mahmoud Nadeem. 2019. « Determination of Date Palm Water Requirements in Saudi Arabia ». In *Climate Change, Food Security and Natural Resource Management : Regional Case Studies from Three Continents*, édité par Mohamed Behnassi, Olaf Pollmann, et Himangana Gupta, 179-201. Cham: Springer International Publishing.
- Ouattara, Fatoumata. 2004. « Une étrange familiarité. Les exigences de l'anthropologie « chez

- soi » ». *Cahiers d'études africaines* 44 (175): 635-57.
- Ouda, Omar K.M. 2014. « Impacts of Agricultural Policy on Irrigation Water Demand: A Case Study of Saudi Arabia ». *International Journal of Water Resources Development* 30 (2): 282-92.
- Perrin, Emmanuelle. 2016. « Signifiants et signifié : la translittération de la langue arabe ». In *L'Orientalisme après la Querelle. Sur les pas de François Pouillon*, édité par Guy Barthélemy, Dominique Casajus, Sylvette Larzul, et Mercedes Volait. Paris : Karthala.
- Piaget, Jean. 1967. *Logique et connaissance scientifique*. Paris: Gallimard.
- Platon. 1991. *Théétète*. Paris: Garnier frères.
- Pouillon, François. 1995. « Un État contre les Bédouins, l'Arabie saoudite: jalons pour une thèse, (avec la collaboration de Thierry Mauger) ». *Maghreb-Machreq*, n° 147: 132-48.
- . 2017. *Bédouins d'Arabie : structures anthropologiques et mutations contemporaines*. Paris: Karthala.
- Pukas, Anna. 2018. « A new era dawns for Saudi Arabia's ancient cities of Al-Ula ». *Arab News*. 9 avril 2018. <http://www.arabnews.com/node/1281801/saudi-arabia>.
- Rahman, M. Atiqur, Jaber S. Mossa, Mansour S. al-Said, et Mohammed A. al-Yahya. 2004. « Medicinal Plant Diversity in the Flora of Saudi Arabia 1: A Report on Seven Plant Families ». *Fitoterapia* 75 (2): 149-61.
- Rigoulet-Roze, David. 2018. « Les ressorts de la coopération franco-saoudienne autour du projet Al-Ula ». *Le Monde Arabe*. 7 août 2018. <https://lemonde-arabe.fr/07/08/2018/arabie-saoudite-france-al-ula/>.
- Saganuwan, Alhaji. 2010. « Some Medicinal Plants of Arabian Peninsula ». *Journal of Medicinal Plants Research* 4 (9): 766-88.
- Salles, Jean-François. 1996. « Al-'Ula - Dédan. Recherches récentes ». *Topoi. Orient-Occident* 6 (2): 565-607.
- Shabasy, Ahmed. 2016. « Survey on medicinal plants in the flora of Jizan Region, Saudi Arabia ». *International Journal of Botany Studies* 2 (1): 38-59.
- Talhi, Daifallah Al, Laila Nehmé, François Villeneuve, Christian Augé, Christophe Benech, Charlène Bouchaud, Guillaume Charloux, et al. 2014. *Report on the Third Excavation Season (2010) of the Madâ'in Sâlih Archaeological Project*. Riyad: Saudi Commission for Tourism and Antiquities.
- Thiollet, Hélène. 2010. « Nationalisme d'Etat et nationalisme ordinaire en Arabie Saoudite : la nation saoudienne et ses immigrés ». *Raisons politiques* n° 37 (1): 89-101.

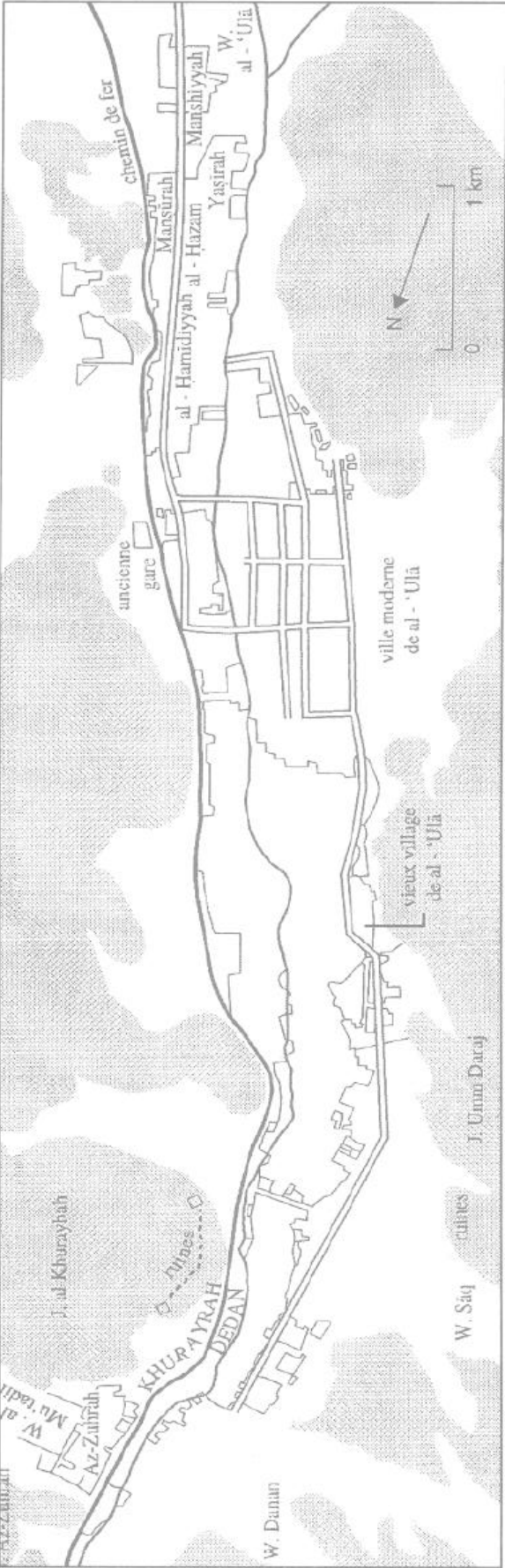
- Toumi, Naji, Belal H. M. Hussein, Sarra Fafrafi, et Neama Kassas. 2013. « Dissolved Nitrogen Survey In Groundwater Resources In Al-Ula Village, Madina El Monawara, Saudi Arabia ». *Catrina* 8 (1): 35-40.
- . 2015. « Groundwater Quality and Hydrochemical Properties of Al-Ula Region, Saudi Arabia ». *Environmental Monitoring and Assessment* 187 (3): 84.
- Viveiros De Castro, Eduardo. 2009. *Métaphysiques cannibales*. Paris: PUF.
- Whorf, Benjamin Lee. 1940. « Science and Linguistics ». *Technology Review* 42 (6): 229-31, 247-48.
- Wilkinson, John Craven. 1977. *Water and Tribal Settlement in South-East Arabia. A Study of the Aflāj of Oman*. Oxford: Oxford University Press.
- . 1978. « Islamic water law with special reference to oasis settlement ». *Journal of Arid Environments* 1 (1): 87-96.
- . 1980. « Changes in the structure of village life in Oman ». In *Social and Economic Development in the Arab Gulf*, édité par Tim Niblock, 122-34. Londres: Routledge.
- . 1990. « Muslim land and water law ». *Journal of Islamic Studies* 1: 54-72.
- Winnett, Frederick Victor, et William Laforest Reed. 1970. *Ancient records from North Arabia*. Toronto: University of Toronto Press.
- Yamani, Mai. 2000. *Changed Identities: The Challenge of the New Generation in Saudi Arabia*. Londres: Royal Institute of International Affairs.
- . 2009. *Cradle of Islam: The Hijaz and the Quest for Identity in Saudi Arabia*. Londres: I.B. Tauris.
- Youssef, Randa S. A. 2013. « Medicinal and Non-Medicinal Uses of Some Plants Found in the Middle Region of Saudi Arabia ». *Journal of Medicinal Plants Research* 7 (34): 2501-13.
- Zagnoli, Nello, et Claude-Hébert Breteau. 1984. « De l'autre à soi : la connaissance anthropologique ». *Raison présente* 69 (1): 5-25.
- « Agriculture Census 2015 ». 2015. General Authority for Statistics.

Annexes

Annexe 2.a.1 : Situer al-'Ulā dans le territoire saoudien (Google Maps, consulté le 5 juin 2019)



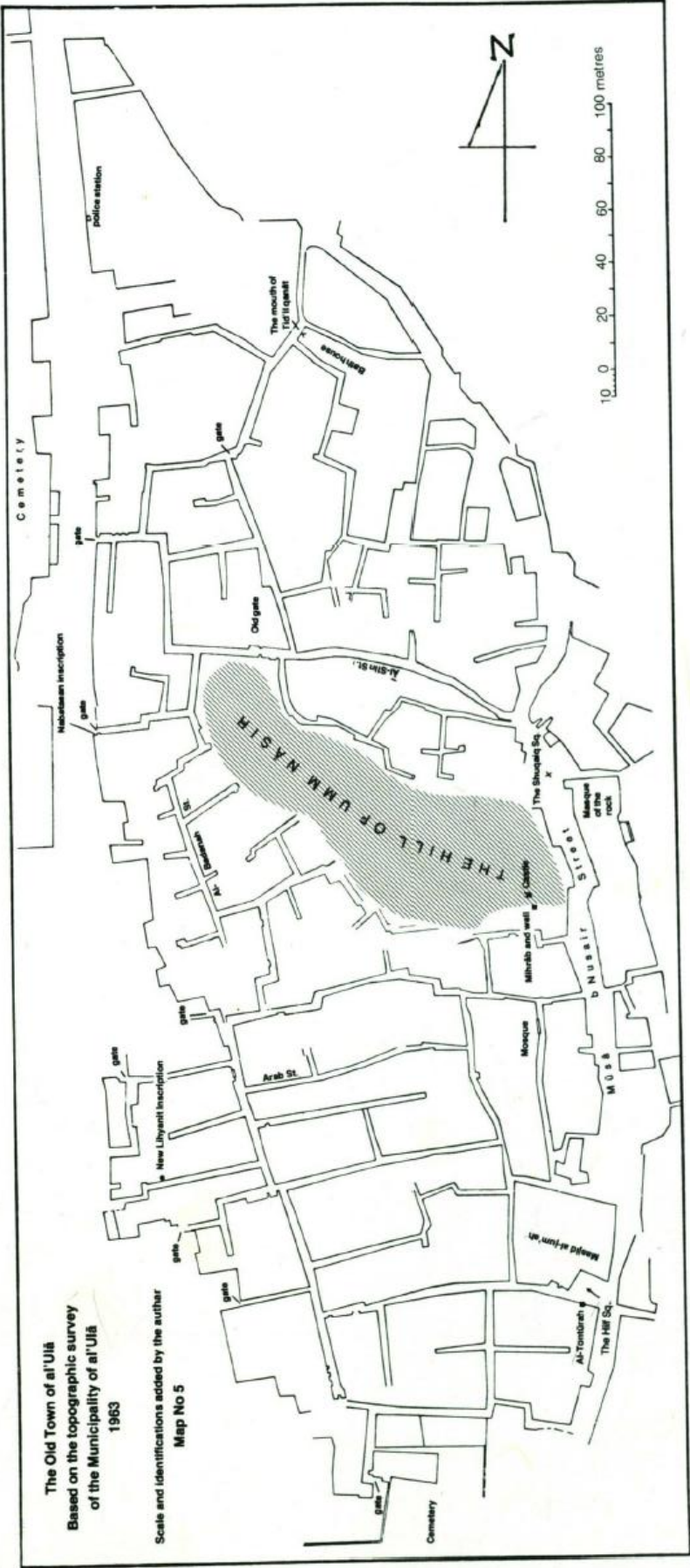
Annexe 2.a.2 : Plan d'al-'Ulā en 1978 (Salles 1996 : 569 à partir de Nasif 1988 : 205).



Annexe 2.a.3 : Graphies d'al-'Ulā (العلا) en alphabet latin dans la littérature.

Source	Graphie
Doughty 1921	El-Ally
Huber 1891	El-'Alâ
Euting 1896	El-'Öla
Musil 1926, 1928	Al-'Ela
Hogarth 1978	El-'Ala
Jaussen et Savignac 1914	El-'Ela, El-'Ula
Salles 1996, Farès-Drappeau 2005	Al-'Ulā

Annexe 3.a.1 : Plan d'al-Dira (Nasif 1988 : 153).



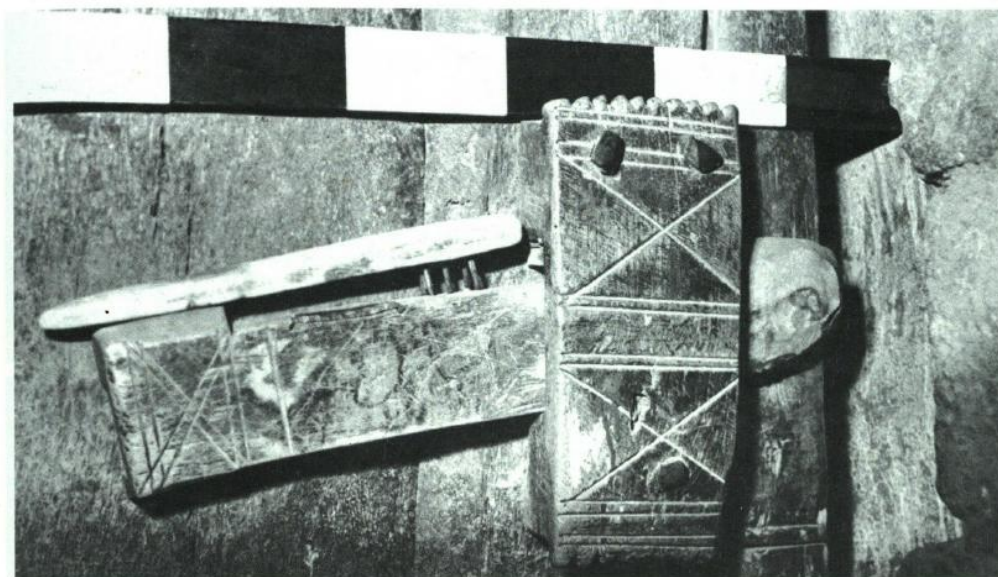
Annexe 3.a.2 : Rue de la vieille ville (Nasif 1995).



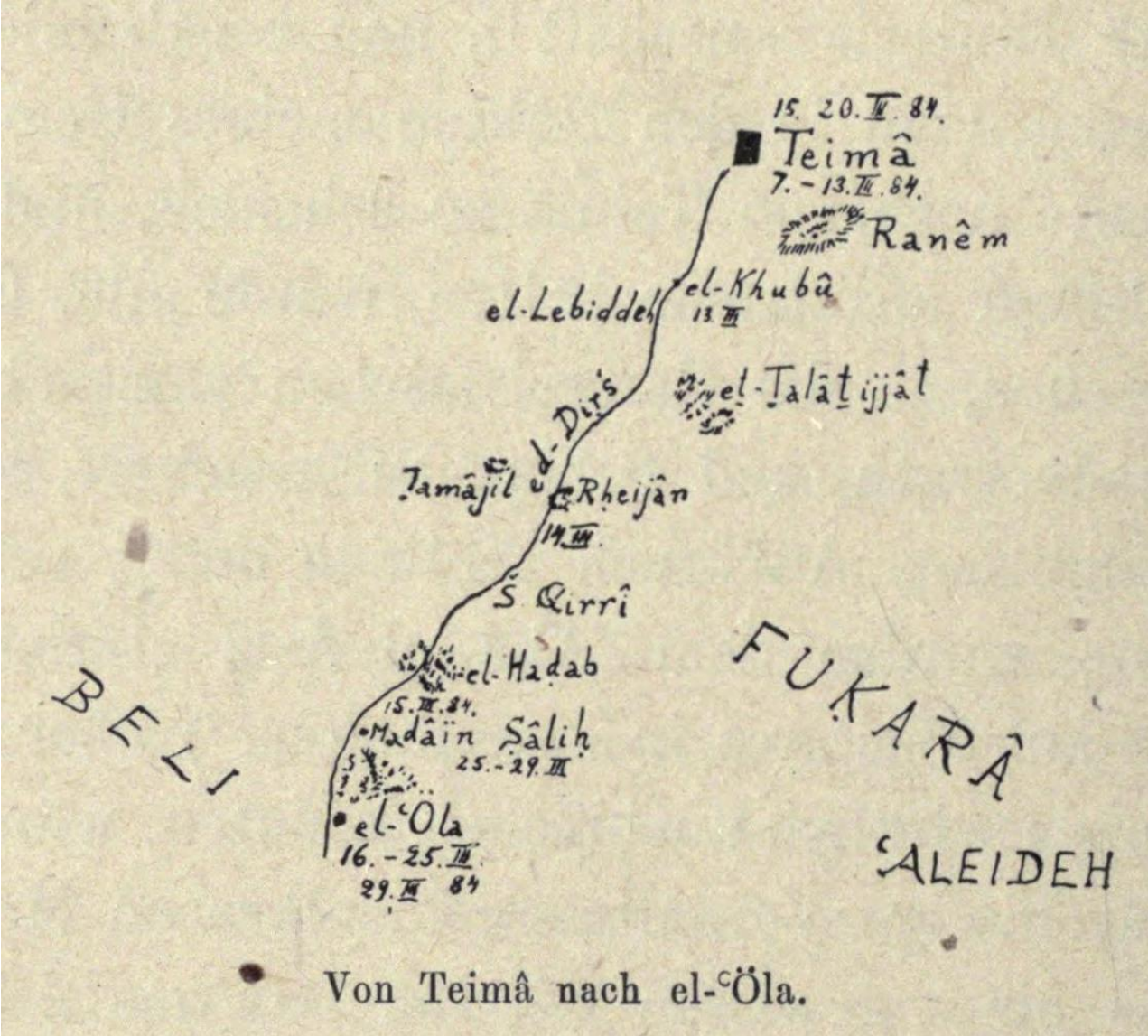
Annexe 3.a.3 : Plafond de maison (Nasif 1988 : 146).



Annexe 3.a.4 : Serrure en tamaris (Nasif 1988 : 147).



Annexe 4.b.1 : Carte du trajet de Julius Euting indiquant les tribus bédouines autour d'al-'Ulā (Euting 1896 : 208).



Annexe 4.b.2 : Clans et familles d'al-'Ulā en fonction de leur groupe (Nasif 1988 : 133-135).

Groupes	
Shuqaiq	Ḥilf
Clans Familles	
Al-Yusairah ¹² al-Ḥuwayyān, al-Ḥāmid, al-Khalīfah, an-Nawāṣirah, al-'Aqīl	As-Salāmah Al-Ḥajārah, al-Ḥisnān, Āl Faḍil, al-Yūsif, al-Barākītah
Al-Badanah aṣ-Ṣuqairāt, al-Jum'ah (ou al-Hibah), Āl Dhiyāb(ou Duraihim), Āl Ḥuwaikim, Āl Najdī, al-Farāḥīn	Al Ḥamad Āl Ṣabbāh, al-'Isā, Āl-'Arafah, Āl 'Abd ad-Dā'im ¹³ , al-Khamāyisah
Al-Qurūq Āl Ṣaliḥ, Āl Ibrāhīm, Āl Duraihim, Āl Jābu, al-Masā'id	Al-Maḥfūz Āl Mūsā, al-'Abd al-Karīm, al-'Abdallāh, b. Ṭālib, al-'Alwān
Al-'Awwad al-Ashrāf, al-'Atīq, al-Bughdādi, b. 'Id, b. 'Aqīl	Al Muḥammad Ibn Nūḥ, b. Shuwaikān, b. Tuwaim, Āl Jār-Allāh, al-'Assāf
Al-Budair al-Aḥmad, Āl Zāhir, Āl Sa'd, al-'Umar	Al-Qudāh Al-Imām, ar-Rayyis, aṣ-Ṣabarah, b. Shukr
Al-Tayāminah Abū al-Ghaith, al-Ghadfā' abū Tuwaimah, al-Mūlanī, abū 'Uwaiḍah, al-Ḥaddād	Al-'Alī ¹⁴ Al-Mubārak, Āl 'Abd al-Wāḥid, al-'Āmir, al-Jum'ah
	An-Nāfi' Āl Ibrāhīm, Āl Ḥumūd, b. Thābit, Āl Sulaimān
	Al-Wahībah ¹⁵ Āl Manṣūr, abū 'Atīq, Abū Hurair
	Az-Zuḥūf / az-Zaḥūf Ibn Ḥusain, b. Ruzaiq, b. Sa'id, b. Walad Aḥmad, Āl Khulais, abū Sulaimān, b. Ruwai'i

¹² Il s'agit du clan d'A. Nasif, dont le père est chef quand il écrit en 1988. Il fait partie de la famille al-Huwayyān.

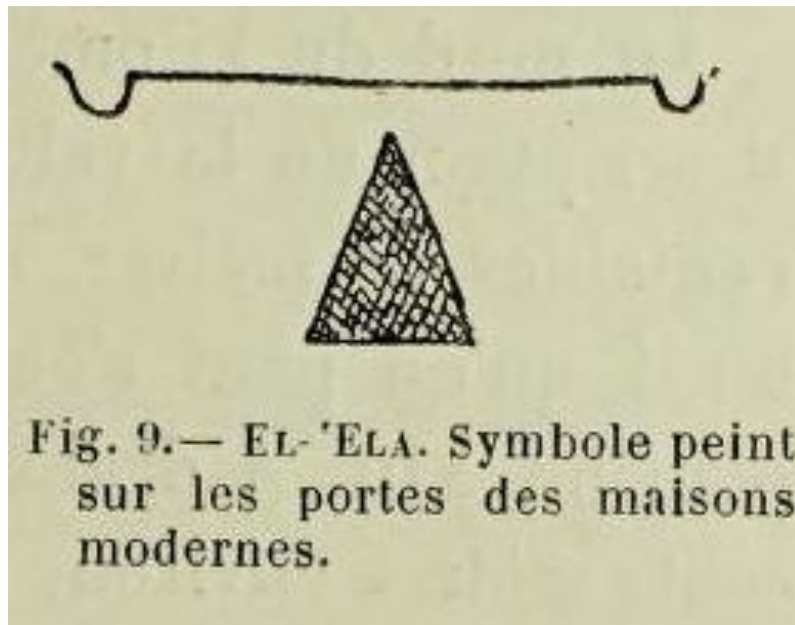
¹³ Il s'agit de la famille fondatrice d'al-Manshiyyah.

¹⁴ Ce clan descendrait des Bany Sokhr qui habitaient originellement al-'Ulā avant que la majorité de la tribu ne soit expulsée par les ancêtres des clans actuels.

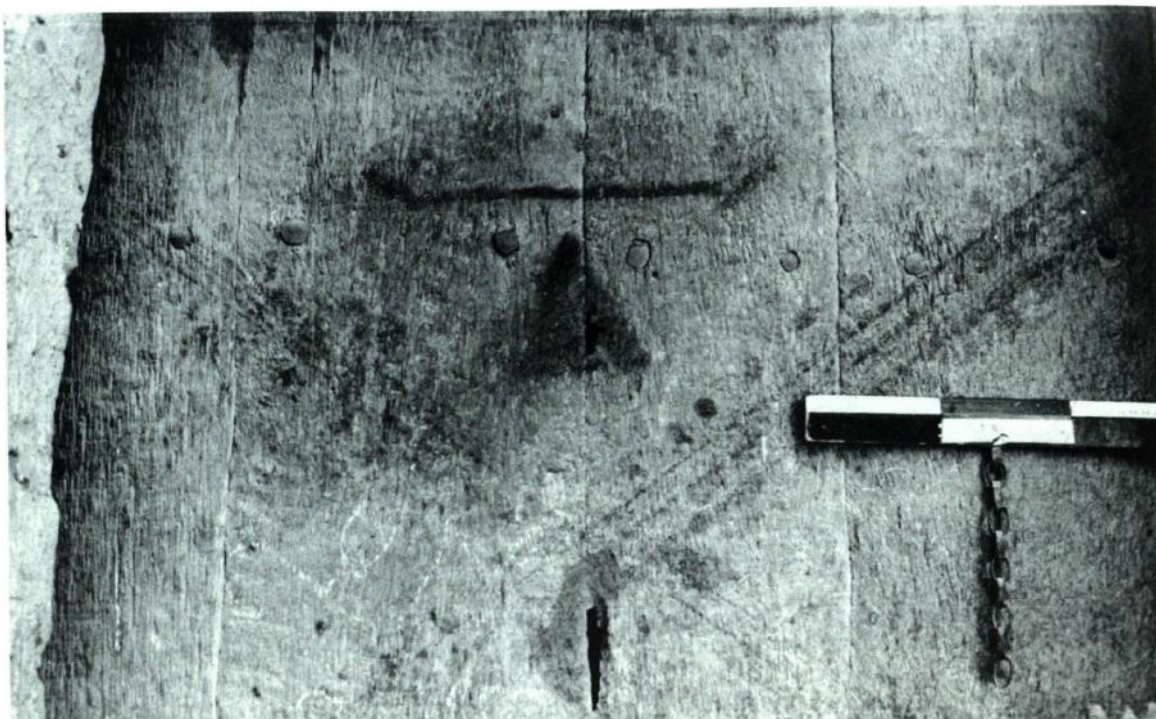
¹⁵ Ce clan aurait cédé la zone d'al-Manshiyyah à la famille Āl 'Abd ad-Dā'im.

Annexe 4.b.3 : Triangle noir ou ocre sur les portes d'al-Dira mentionné par Jaussen & Savignac (1914) Doughty (1921) et Nasif (1988, 1995).

Jaussen & Savignac 1914 : 49



Nasif 1988 : 148 (Planche CLXXXIX(a))



Annexe 5.b.1 : Noms locaux et couleurs des cultivars de dattes d'al-'Ulā (Nasif 1995).

Badriah Al Emam	Rouge	Habbah Aros	Rouge	Sakrah Al Abd Al Karim	Jaune	Qarn Hufrah Arid	Rouge
Baaran	Rouge	Hullwah Al Saleh	Rouge	Sukaikerah	Jaune	Qaais	Rouge
Bakarah	Jaune	Hullwah Al Saleh	Rouge	Salalh	Rouge	Qamardin	Jaune
Mabkarah	Jaune	Hullwah Taaymah	Jaune	Shulaa	Jaune	Kahalah	Jaune
Berniah Bnat Saad	Jaune	Hullwah Qadah	Rouge	Shumayaah	Jaune	Labnah	Jaune
Batitah	Jaune	Hamur	Rouge	Sabah Al Khair	Rouge	Lone Belihi	Rouge
Benganah	Rouge	Hamur Gabal	Rouge	Sarfan	Rouge	Lonah	Rouge
Benganah Al Elwan	Rouge	Khashme Al Abde	Rouge	Tibah	Jaune	Methkarah	Jaune
Baydah	Jaune	Khadriah	Verte	Esailah	Rouge	Mrude Abo Khamis	Jaune
Baydah Maneia	Jaune	Dabbasah	Rouge	Elba	Rouge	Mrude Abo Lowefi	Jaune
Gasbah Ben Saadune	Rouge	Robayah	Jaune	Ashiyat	Jaune	Mutawaq	Jaune
Gasbah Al Tyamenah	Jaune	Rakhimiah	Rouge	Anbarah	Rouge	Habriah	Jaune
Gasbah Gaseb	Rouge	Reeq Al Banat	Blanche	Farseyat	Jaune	Fohah	Jaune
Gasbah Al Gomaa	Jaune	Zainah Assafa	Rouge	Faseyah Al Hulwa	Jaune	Abo Balah	Rouge
Gasbah Al Esa	Jaune	Al Zaghry	Rouge	Fullah	Jaune		
Gasbah Al Magre	Rouge	Sterah	Jaune	Qarn Abo Hawaa	Rouge		
Gasbah Ma-zlumah	Rouge	Sdayah	Rouge	Qarn Abo Arid	Rouge		
Gasbah Hudaib	Jaune	Serie	Rouge	Qarn Ben Saleh	Rouge		

Annexe 5.b.2 : Tentative de comparaison des cultivars de dattes d'al-'Ulā entre les sources.

Source				
Doughty 1921	Jaussen et Savignac 1914	Nasif 1995	Nasif 1988	Khalifa et al. 2012, Aleid et al. 2015
Bérni : différents types	barnyeh	Al Burny : deux types ¹⁷ - Al Mabrom (sans peau) - Sans nom	Barni : deux types - Mabrūm (sans peau) - Sans nom	Barni Barni Al Ulaa, ¹⁶ Barni Al Ais, ¹⁶ Barni al Madina
helw ¹⁸	ḥelweh	Al Hullwah, al Hulwa	ḥulwah - Rouge - Blanche	Hilwa, Hulwa
	el-bayḍah	Al- baydah		
	el-qasbeh	Al- gasbah ?		
		Al sayer (nom collectif)	Sayr (nom collectif) comprenant entre autre : - sukaikirah - ḥayyibah - ḥulwat sulḥ	- sukkary
	el-bingāh		'anbar	Anbara, anbarah
	el-farsyeh			
	el-ḥaybeh			
	el-marwad			

¹⁶ Barni al Ais est bien à cultivé à al-'Ulā (Battesti 2019, pers. comm.), tandis que le nom Barni al Ulaa laisse supposer qu'il s'agit d'un cultivar de l'oasis.

¹⁷ Difficile de savoir si les deux types de Barni correspondent vraiment à deux cultivars différents ou si les dattes sont juste pelées (Nasif 1995).

¹⁸ Pour ce cultivar se reconnaît le mot arabe « ḥulw » حُلُو (fem. ḥulwa), signifiant « doux » ou « sucré ».